

Il ne portait plus le nom d'Antoine, on l'appelait le citoyen Brutus. A peine fut-il installé à la tête de ce gouvernement de sang et de fange, que la vraie Terreur commença dans le pays. Il avait pour espion et valet, un homme de sac et de corde appelé Noïrot, qui, comme lui, avait vendu des mouchoirs et du linon sur les marchés, et qui s'était fait dénonciateur, pillard et incendiaire. Il fournissait des captifs à la prison, et des victimes à l'échafaud.

Lâche comme la plupart des êtres pervers, il se jeta dans le parti souterrain de la révolution. On ne le voyait jamais. Il agissait sous main, cachait ses traîtrises, et gardait sur ses lèvres le sourire de Judas. Ce fut lui qui mena une bande de misérables au château de Kéroulas, que l'on brûla après l'avoir devasté. Noïrot, à la suite de chaque expédition, jetait dans une tonne immense cachée au fond d'une cave de l'or monnayé et de l'argenterie, des bijoux ou des objets précieux. Il ne montrait pas une parcelle de son butin, et avait la force de vivre dans l'apparence d'une grande pauvreté. Brutus lui dit la capture d'Hector de Kéroulas et celle d'Yvonne. Digne limier d'un semblable bourreau, il le mettait sur toutes les pistes. Brutus le haïssait au fond. Il trouvait que Noïrot le devinait trop ; et peut-être se disait-il vaguement qu'il s'en débarrasserait, quand le couperet de la guillotine, tombant sur le cou de Robespierre, termina la Terreur. La revanche fut terrible à Paris : elle se montra également impitoyable en Province.

Brutus était à son tribunal et siégeait quand on apprit la mort de Robespierre.

Aussitôt les cris de menace éclatent, la foule se rue dans la salle du tribunal, on arrache Brutus de son siège, on le traîne sur le pont, et après l'avoir accablé d'outrages, on le laisse nageant dans son sang et criblé de coups de couteau.

Noïrot avait donné le dernier.

Par cet acte de justice populaire il évita tout soupçon. Mais Noïrot n'était pas homme à abandonner le cadavre. Il s'était toujours demandé pour quel motif le citoyen Brutus avait envoyé en qualité de passager M. de Kéroulas au capitaine Roscoff. Les diamants du jeune homme n'avaient point reparu ; il n'était pas croyable que Brutus les eût restitués. Dans l'espérance de trouver sur Brutus une clé, des papiers, il attendit la nuit blotti derrière une carène vide ; puis, quand nul ne put le voir, il fouilla les poches du cadavre et y prit un portefeuille ; mais en retournant la carmagnole de Brutus il sentit entre le corps du mort et sa chemise, quelque chose de résistant. Il chercha, il reconnut que Brutus avait les reins entourés d'une ceinture de cuir. Les courroies s'ont coupées en un instant, et Noïrot se sauva avec son butin.

Riche butin, en effet. Brutus, on se le rappelle, au moment où Hector de Kéroulas lui avoua qu'il portait sur lui les diamants de sa cousine, offrit au vicomte de les garder en dépôt jusqu'à ce qu'il pût les lui remettre en lui donnant la liberté. Un instant avant de quitter Hector, dans la soirée du 17 floréal, il renferma devant lui les diamants dans une ceinture de cuir ; M. de Kéroulas remercia chaleureusement le misérable et partit en emportant une ceinture qu'il prit pour celle dans laquelle les pierres avaient été cousues. Ce fut seulement à bord de la *Thémis* qu'il comprit la substitution, et se rendit compte de son embarquement nocturne et de sa condamnation.

Brutus était resté nanti des pierres de la douairière de Kéroulas, pierres que, sur l'ordre de son oncle, Hector était allé chercher dans le caveau du manoir.

Il savait quelle somme énorme elles représentaient.

Il ne pouvait encore, dans la crainte de passer pour un mauvais citoyen, se livrer à de folles dépenses. Il savait que la révolution s'userait, et attendait son heure pour jouir à son tour. Brutus avait acheté les biens de la famille de Kéroulas au prix d'une paire de bœufs, et Noïrot trouva ce contrat de vente dans le portefeuille du représentant du peuple. Il espérait plus tard trouver le moyen de l'utiliser, et devenir à son tour suzerain de Kéroulas.

A l'époque où commencèrent dans le Finistère les incendies et les massacres, Marianic sentit sa pauvre tête s'en aller tout à fait.

La terreur l'affolait, le désespoir lui broyait le cœur.

Quand tomba la croix de son clocher, quand elle vit mutiler la statue de la Vierge et insulter le Crucifix, il lui sembla qu'elle

rendait l'âme, et ses sanglots, ses cris, son angoisse l'auraient fait massacrer sur les marches de l'autel où elle s'était traînée, quand un homme dit en la repoussant avec une brusquerie qui n'était pas exempte de pitié :

« Laissez donc, c'est l'Innocente ! »

Et on la laissa.

La pauvre Anna expira sous les débris de la ferme incendiée, Marianic ne fila plus. . . . Le fil cassait sous ses doigts agités d'un tremblement nerveux. . . . Elle se traîna dans les chemins, pieds nus, par pénitence, répétant :

« Ayez pitié, Seigneur Jésus ! ayez pitié ! »

Antoine s'inquiéta d'elle un jour. Il monta jusqu'à la Genetière, et trouva Marianic couchée à plat ventre dans le champ fauché par l'hiver et couvert de givre. Elle avait les bras en croix et sanglotait.

Antoine lui toucha l'épaule, elle tressaillit.

« Lève-toi, Marianic ! » dit le citoyen Brutus.

Elle se releva sur les genoux, lentement, puis le regarda longtemps sans parler.

« Veux-tu de l'argent ? lui demanda-t-il.

— Tais-toi ! dit l'Innocente, tais-toi ! »

Elle lui saisit le poignet de ses doigts osseux.

« Pourquoi m'offres-tu de l'argent, Judas ? . . . Je t'ai vu crucifier le sauveur Jésus, et voler les ciboires de l'autel. . . . Je t'ai vu allumer les flammes de l'incendie, et il m'a semblé que tu soufflais le feu de ton propre enfer . . . et depuis . . . depuis, je vais pleurant et criant miséricorde, je gémis et je couche sur la terre nue. . . . je flagelle mon pauvre corps exténué et je jeûne pour que le repentir te visite. . . . Va-t'en ! va-t'en ! j'ai peur que mon père et ma mère sortent de leur tombe pour te maudire ! »

Elle lâcha la main de Brutus, redressa sa taille courbée, et le repoussa avec le geste souverain de l'ange poursuivant les coupables que Dieu venait de chasser.

Brutus ne put se défendre d'une crainte superstitieuse ; il tourna les yeux vers l'endroit où était le cimetière, et distingua de pâles lueurs voltigeant sur les fosses.

Il crut que, selon la parole de Marianic, des flammes surnaturelles allaient le poursuivre, et, sans dire adieu, il s'enfuit, tandis que Marianic, reprenant sa posture de suppliante répétait d'un accent plus lamentable :

« Pitié ! Seigneur Jésus, pitié ! »

Une femme du voisinage témoigna une grande bonté à la malheureuse fille ; Anaïs gardait toujours un peu de paille fraîche pour la mendicante, et lui réservait sa part de pain.

Mais Marianic disait la vérité en racontant à son frère qu'elle jeûnait continuellement, et macérait son corps débile. Quiconque aurait pu voir les épaules de l'Innocente aurait frémi de compassion. . . . Elles étaient d'innombrables blessures ; elles saignaient, meurtries par les coups d'une discipline de fer que Marianic avait trouvée proche des ruines d'un couvent détruit.

L'Innocente ne comprenait plus que deux mots : prier, expier !

Pour racheter l'âme de Brutus elle endurait un long martyr. Pauvre sainte ignorée, héroïque créature dont le nom est presque oublié, elle savait tout ce qu'il faut savoir dans sa folie, et elle achetait sa part de ciel en montant son calvaire.

Quand elle ne couchait pas chez Anaïs, elle cherchait un refuge dans les ruines de l'église.

Parfois dans les beaux jours elle se croyait chargée de fêter l'autel profané ; elle cueillait des fleurs, ramassait une poignée de bruyère, balayait le sol, rétablissait sur leurs socles les statues mutilées ; puis, tandis qu'un rayon de soleil passait à travers un fragment de vitrail, elle croyait assister aux pompes du culte qu'elle aimait, et de sa voix brisée par les larmes elle chantait l'*alléluia*.

Aurait-on pu reconnaître dans la folle martyrisée, dans l'Innocente des grands chemins, la belle fille blonde qui berçait dans ses bras Antoine enfant ?

(A continuer.)